

ARTISTES EN DESIRANCE

*La plus haute pensée serait justement celle qui confondrait une fois pour
toutes le ciel et la mer.*

Marcel Havrenne

En écoutant Philippe Desfontaines nous parler de son travail sur les ronds-points, par une froide matinée de janvier dans le marais ensoleillé, j'ai aussitôt pensé : dans notre vie difficile et troublée, comme sur les routes de France, on tourne en rond. Au centre du jeu, au cœur du vide, on construit des petites mises en scène du réel à l'image de la vie rêvée – si jolie, si soignée, si grotesque – et puis on tourne autour. Nous sommes centripètes. Ainsi notre vie, sinon notre vue difficile et troublée a plus que jamais besoin d'images sereines, comme celles que nous offrent les ronds-points, très précisément : ces *évidences paysagères* dont on trouve les espèces les plus variées sur les routes de France et de Navarre ; curieux espaces protégés, inaccessibles ou périlleux d'accès, soigneusement aménagés à l'abri de la fureur de la circulation.

Une évidence, c'est ce qui *saute aux yeux*. Autrement dit : ce que nous avons sous les yeux, nous ne le voyons pas. *Ca tombe sous le sens !* dit encore la langue, quand un sens est donné aux choses qui ne souffre aucune interrogation. Nos évidences nous leurrent ; mais, ce faisant, elles nous rassurent. C'est sans doute pourquoi nous les chérissons : leur vocation est d'exaucer cette incessante demande de sens, informe comme une prière, que nous leur adressons du fond de nos interrogations silencieuses face à l'opacité du monde.

Une flèche horizontale, ou parfois trois qui tournent en rond, dans un cercle bleu azur. La signalétique routière explorée par Philippe Desfontaines nous enseigne que le sens est avant tout une affaire de direction, pas de signification – *la Direction décline toute signification*. Une affaire confiée aux soins attentifs de l'Administration, qui attache visiblement beaucoup d'importance à entretenir ces espaces réservés – on suppose que cela la distrait du brouhaha de la plainte humaine qui monte en continu vers ses guichets. La direction à suivre est la même pour tout le monde. Sous cet angle, c'est assez simple, en somme, la

question du sens. Docilité, civilité, fluidité : voilà ce qu'exigent de nous le bon sens et sa sœur, la bonne marche du monde. Il s'en faudrait de peu pour conclure que le sens de la vie est tout simplement giratoire : ralentissez, cédez la priorité, contournez et circulez. Passez votre chemin.

Heureusement, il y a les artistes. Les artistes sont des gens pleins de fantaisie et de malice qui décident que ça suffit de tourner toujours dans le même sens ou qui, du moins, pensent qu'il serait bon, beau et juste que ça tourne un peu autrement, toutes ces images que notre œil avale comme des kilomètres et projette sur l'écran intime de notre conscience. Dans le meilleur des cas, les artistes sont des gens qui arrêtent leur regard sur les choses pour nous les donner à voir autrement. Ainsi de Philippe Desfontaines qui a longuement ausculté les tertres centraux des ronds-points du littoral vendéen – c'est fou ce que ces îlots pour Robinson dilettantes recèlent comme curiosités botaniques, artistiques et fantasmagoriques. Il en a prélevé certains spécimens, qu'il a ensuite soigneusement et définitivement séparés du reste du monde : soulevés de terre, arrachés à l'asphalte, détourés et nettoyés de tout ce qui les entoure, les fond dans le paysage et les fige dans les représentations communes que l'on s'en fait, ces ornements fantasques du réel, ces fragments baroques, grandeur *nature*, du littoral vendéen flottent désormais en apesanteur dans le paradis blanc d'une photographie, bien au dessus du flux ordinaire de nos véhicules et de nos existences fléchées. A la faveur de l'opération, le voile de leur familiarité s'est envolé. Subrepticement mis à l'épreuve, notre regard peine à identifier le réel tapi dans l'image : une île déserte ? Une galette de terre séchée ? Un tapis de verdure volant ? Une jardinière flottante ? Une plaine de jeux en lévitation ? Un chantier lunaire ? Cette étrangeté nous ravit – car une image réussie, c'est toujours un rapt. La flèche a atteint sa cible : nos intimes connexions sont perturbées ; notre ronronnant savoir sur les choses vues est un instant suspendu ; soudain, notre œil déboussolé retrouve la fraîcheur de ses premiers étonnements, enfouis dans le lointain de l'enfance ; et c'est l'œuvre de l'Homme qui nous apparaît alors dans sa radicale étrangeté – bon *sens* mais c'est bien sûr : ces paysages sont moins vrais que Nature.

Cet arpenteur du paysage vendéen a encore quelques flèches à nous décocher au fond de son carquois : poussant un cran plus haut, sinon plus loin – vers le nord, le sud, l'est et l'ouest – la décontextualisation opérée par ses photographies de *prêts-à-porter paysagers*, il lui trouve son prolongement et sa forme la plus radicale in *situ* : entre terre et ciel, quelque part

au milieu de nulle part, l'artiste a planté dans l'œil du visiteur trois points d'interrogation – à moins que ce ne soit des points de suspension ; car s'ils interrogent le regard que l'on porte au dehors, leur mérite est de suspendre le jugement que l'on porte en dedans sur les choses vues. Ainsi de ce *Point des Regards* : une *rosse* des Vents se dresse en travers de notre chemin qui nous lance une invitation ludique à faire le point – cardinal, bien sûr – en balayant du regard, dans toutes les directions, l'horizon venteux du marais. Cette fois, les flèches directionnelles sont mues par une force centrifuge mais le message est le même, dans le signe narquois qu'elles nous adressent : arrêtez, arrêtez donc de tourner en rond ; consentez, le temps de votre visite, à la désorientation. Plus loin, un *Point de fuite* prend notre regard en étau et notre œil en otage : deux flèches contraignent le visiteur à s'asseoir sur un banc, sans doute pour mieux prendre la mesure de ce qui lui échappe dans ses pensées – au plus loin comme au plus proche. Enfin, un *Point d'envol* ouvre une dernière piste de réflexion sur le sens préconisé de la visite du Daviaud à qui désire prendre un peu de hauteur dans la contemplation du marais. Ici et là, il en va d'un certain usage du signe qui en escamote subrepticement le sens – douce violence de l'art. Suspendez votre prière, fermez vos livres et ouvrez l'œil, nous dit l'artiste : dans le marais, il ne s'agit pas tant d'apprendre que de regarder, il ne s'agit pas tant de regarder que de voir – voir ce qui ne se trouve écrit nulle part sur les panneaux d'orientation qui jalonnent, balisent et fluidifient notre circulation dans les décors de l'existence. Et en repartant sur les routes incertaines de notre vie difficile et troublée, on se promet alors de ne plus tomber dans le panneau, celui du sens établi – trois petites flèches et puis s'en vont.

Poursuivons sur le fil qui court entre *regarder* et *voir*, également mis en tension dans le travail de Vanessa Nicolazic : ici encore, la question du sens que l'on donne aux choses vues nous convie à un exercice de funambulisme. Un rêve enfantin et tenace est tapi dans les images tremblantes de l'artiste – ou du moins dans ce qu'elles me donnent à caresser du bout des doigts malhabiles de la pensée. Nous autres, grandes personnes, sommes des enfants que la poésie a fuis : il y a bien longtemps que nous avons renoncé à *toucher* l'horizon. Palper de nos mains, fouler de nos pieds la limite lointaine, la ligne hautaine à laquelle s'accroche notre regard depuis que nos yeux se sont ouverts sur le monde, c'était même bien plus grand qu'un rêve d'enfant, c'était une croyance absolue : de celles qui fondent un royaume et dont l'effritement, et puis la chute, ont signé notre abdication devant le réel – puisque pour faire un adulte, il faut défaire un enfant. Soudain nous ne savions plus que faire de nos

mains, ni comment il nous fallait poser nos pieds sur la terre s'ils ne nous permettaient même pas d'atteindre cet horizon qui se dérobe à notre corps à mesure que nous avançons vers lui – ce point de fuite *à perte* de vue où se célèbrent les retrouvailles tant convoitées du ciel et de la terre. Il nous a bien fallu nous faire une raison : notre corps ne peut suivre nos yeux. Car nos yeux sont trop avides, trop rapides et trop légers : ils embrassent le monde d'un seul coup, dévorant leur proie, sinon son ombre. Ils filent comme des étoiles là où nos mains ne peuvent toucher et galopent au loin, là où nos pieds ne peuvent marcher. Au plus proche, ils nous font tourner sans cesse sur nous-mêmes comme des derviches – ainsi le spectacle du monde nous donne si souvent le vertige. Mais nous avons fini par nous accommoder de cette fracture entre notre corps et nos yeux, de cette béance entrouverte dans l'enfance qui est allée en s'élargissant : un jour, nous avons mis nos mains dans nos poches et, nos poches sous les yeux, nous avons appris à marcher en ne regardant plus que nos pieds.

Portrait ou *paysage*, ces tableaux vivants ? A vous de *voir* – après infusion. Le choix du mode d'impression de ces images sur la pellicule transparente et humide de notre rétine nous revient. Mais on aurait tort de penser que ces installations vidéo minimalistes, qui ne jettent en pâture à notre regard qu'un léger souffle de vent tremblotant au loin dans les feuilles des arbres et à peine quelques variations de lumière rayonnant à travers les nuages, dans des panoramiques ralentis à l'extrême ou dans des plans fixes légèrement animés, relèvent d'un art conceptuel, au sens galvaudé où on l'entend si souvent – intellectuel et cérébral. Ces images sont essentiellement la trace, l'empreinte visuelle d'une longue et lente exploration physique du sensible : une traversée du marais qui s'est faite en marchant, bottes aux pieds. La caméra n'est venue qu'après, pour tenter de capter et de partager l'étourdissement de cette errance déambulatoire sous le ciel vendéen. Ainsi, ce que nous racontent ces images tremblantes, c'est d'abord ceci : on peut marcher longtemps dans le marais, très longtemps, en zigzaguant comme les étiers, ces filets d'eau qui en constituent la trame. Et on peut refaire inlassablement le même trajet sans s'en apercevoir. Partout l'horizon nous encercle et le vent nous gifle. Partout le lointain nous nargue et le proche nous désoriente. Partout le ciel nous aspire et le temps nous engloutit. Partout le silence s'offre comme une réponse dont nous aurions oublié la question. Le marais résume l'immobilité du monde. Et, à vrai dire, sa quiétude a de quoi nous inquiéter – nous qui éprouvons, connaissons et aimons ce monde plein de bruit et de fureur. Il a donc fallu cette expérience physique de la marche

erratique dans le marais pour que Vanessa Nicolazic décide de revenir y poser sa caméra. C'est le second temps de l'immersion – s'arrêter pour apprivoiser le lieu, observer et attendre. Filmer le vide et le lointain, comme on s'exerce à caresser les limites du regard. Alors les mains prennent le relais des yeux, ces yeux qui recouvrent le monde en le laissant libre d'être immobile ou en mouvement. Installation, cadrage, mise au point, vitesse, ouverture, lumière : les mains qui courent sur l'appareil savent où elles vont ; elles ne sont jamais que les raccourcis de nos yeux. Il en résulte ce voyage au *film du temps*, composé d'étranges captations vidéo – des *prises*, comme le dit bien le vocabulaire technique – entre image fixe et image animée, qui entrent en connivence avec ce lieu qui flotte entre terre et ciel. Le plan fixe pour dire le silence, l'apesanteur et l'étrangeté du lieu ; la rotation lente de la caméra pour donner à voir l'horizon labile et voyageur – la ligne impalpable. Toucher l'horizon ? Il en va du rêve de l'enfance comme de ceux qui perdurent au-delà : il faut *faire des pieds et des mains* pour les effleurer un jour, ne fût-ce que du regard.

La complétude est un mirage que l'horizon offre à notre désir : une image latente qui nous affame plus qu'elle ne nous rassasie. Vanessa Nicolazic semble aller spontanément vers ce qui manque – à nos yeux comme à notre esprit : en écho à ce *Voyage immobile* qu'elle nous restitue dans la douce lumière du marais, une sculpture sonore poursuit, dans l'ombre des collections du musée, un travail d'évidement des choses vues – cette fois par le délitement progressif de la langue qui les nomme. A l'image se substitue la parole : le regard qui tentait d'attraper cette ligne d'horizon qui fuit entre ciel et terre a fait place à la voix qui hèle – *A court de souffle* – ce qui tombe entre passé et présent, mémoire et oubli, préservation et disparition. Le fond du puits étouffe le bruit de la chute de ces petits cailloux jetés que sont les mots dits. Ce silence nous enseigne ce que nous savions déjà, mais que nous taisons le plus souvent : toute entreprise de collecte et d'archivage est ingrate, sinon futile, car toute collection gravite autour d'une pièce manquante. C'est l'angoisse des conservateurs des musées, la hantise des collectionneurs privés, la croix portée par tous les faiseurs de listes. Car c'est un fait : dès que l'humain fait groupe, il commence à compter. Et dans un groupe, quand on commence à compter, il manque toujours quelqu'un à l'appel. Ainsi, au milieu des objets récoltés, soignés, exposés dans la grange, une voix au timbre monocorde sort d'un soufflet en accordéon qui s'étire comme le temps qui passe : scandant la litanie des noms, et parfois juste les numéros des objets manquants répertoriés au cours du travail d'inventaire de l'écomusée, elle fait entendre l'effacement, la disparition progressive et

inexorable des mots et des choses du passé. Dans les vitrines des collections, des cartels d'apparence tout à fait sérieuse – puisqu'on est dans la *série* – achèvent d'évider le sens de ces mots défaits par l'absence des objets sensés les faire exister aux yeux des visiteurs : objet non identifié, n° 9833818 – Nom masculin, 1774, origine incertaine. On ne peut s'empêcher de penser que le devoir de mémoire attaché à toute collectivité soucieuse de sa singularité prend un fameux soufflet. N'en déplaise aux tenants de l'Origine, aux fervents du Terroir, aux prêtres de la Tradition : à la faveur de cet arrêt sonore sur une image vide, passé et présent s'annulent dans l'équivalence de leur *ab-sens* – aussi vrai que ce qui n'a pas de sens est d'hier comme d'aujourd'hui.

De l'infiniment grand à l'infiniment petit, de l'inventaire des objets du passé à celui des floraisons à venir, il n'y a qu'un pas, et c'est un joli pas de côté : celui que nous invite à faire Sophie M., descendue dans son *Jardin enchanté* pour y cueillir des histoires. Attention, car le titre est trompeur : pour peu, il nous ferait croire que l'enchantement était *déjà là*, visible à l'œil nu dans un jardin naturellement et magiquement disposé pour le plaisir des sens, avant même que l'artiste n'ait posé son regard et ses pinceaux sur les fleurs et les végétaux dont elle a su faire éclore les visages mutins, au terme d'une longue et patiente germination. Détrompons-nous : on n'apprend pas en un jour à parler le langage des fleurs ; les vraies rencontres, ici comme ailleurs, demandent du temps. C'est en automne, quand il se fait dans le ciel de grands semis d'oiseaux, que Sophie M. entame son exploration d'un marais désert, trempé de brouillard et d'averses. La rare végétation fleurie a disparue ; l'heure est à la promenade, la contemplation, l'imprégnation, l'attention au détail dans cette nature calme et silencieuse qui s'apprête à braver les grands froids. Comme toujours, en automne, le marais feint de faire le mort ; c'est pour mieux préserver la vie qui grouille sous la terre, dans les mares et dans les étiers. A bien y regarder, des graines se cachent dans les hautes tiges, de minuscules baies et quelques fleurs se dissimulent dans les herbes sèches, au ras du sol, à l'abri des haies qui le bordent. Il n'en faut pas beaucoup plus à l'artiste pour commencer à guetter le printemps dans l'hiver qui revient : Sophie M. initie son inventaire de ce qui sortira de terre dans quelques mois. A chacune de ses visites, elle scrute l'infiniment petit, traquant patiemment le visible caché derrière le visible apparent – tout porte à croire que c'est le tempérament *naturel* de cette artiste à la main verte et au pinceau fleuri. Au fil de l'écoulement des jours, au long des ballades, des rêveries et des pensées, le marais agit comme un révélateur : les couleurs éveillent des images, les formes façonnent

des visages ; l'artiste, qui sait le nom des fleurs et des plantes comme leurs histoires secrètes, les confie à la patience de son regard et leur invente des prénoms ; c'est sa manière de les préserver du froid et de les aider à pousser sous la terre dure. Le vent de décembre se charge d'en faire des comptines, pour les veillées au coin du feu ; comme toutes les pensées qui mûrissent en hiver, ces histoires du soir laissent flotter derrière elles une odeur de fée. Bientôt, le printemps signe le retour de l'insolence des couleurs, que l'été portera ensuite à leur plus haut point, et voici que le jardin intérieur de Sophie M. éclot sous nos yeux : l'enchantement se produit, qui révèle des visages à l'endroit précis où elle les a découverts, au hasard et au bonheur de ces rencontres qu'elle aura pris le temps de faire avec les plus fragiles d'entre les créatures du marais. Au bout du conte, son pinceau n'a plus eu qu'à fixer le tableau, en finesse : en quelques traits – deux yeux, une bouche et un nez – Sophie M. a croqué leurs frimousses enjouées – *Bouffon, Fifi la menteuse* –, coquines – *Bianca Tango & Cie, Les Fripons* –, mutines – *Les Triplés* –, ébaubies – *Poupées* –, sévères – *Ginette Labrosse* – ou fièrement campées en haut de leurs longues tiges – *Les guerriers Massette, les Guetteurs, Chevalier Cabare*. Ces rencontres auront duré le temps d'une floraison singulière – un souvenir à se remémorer, un secret à chuchoter, une histoire à raconter. Sophie M. les a donc immortalisées par des photographies, joliment plantées dans le terreau qui les aura nourries : à côté de la ferme, le long d'un sentier, une joyeuse armée potagère de chevaliers en herbes, de demoiselles en fleurs et de graines de diabolins nous regarde – et sur chacun de ces visages singuliers, on entrevoit le sourire complice de l'artiste.

Entre les floraisons du végétal et les alluvions du minéral, entre ce qui pousse sur la terre et ce qui remonte lentement à sa surface, il doit y avoir de secrètes et profondes connivences. Avec une semblable douceur et autant de lenteur qu'il n'en faut aux fleurs de Sophie M. pour nous atteindre au cœur et réjouir nos yeux, Stéphane Tellier nous donne, à son tour, l'occasion d'*emvisager* le marais autrement, simplement à partir de ce qu'il y trouve. C'est une œuvre qui – comme toute création véritable – commence humblement, dans l'incertitude et le recours hasardeux à d'invisibles balances. Sa matière première ? Tout ce qui affleure, traîne, se dépose ou se sédimente en surface – pierres, tessons, plastique. Ici dans une mare, là dans un petit terrain vague, en dehors des sentiers battus. Discrètes, fragiles, éphémères, ses *petites maisons de pierre* peuvent passer complètement inaperçues aux regards pressés, fermés, emprisonnés dans le temps court de la consommation rapide du paysage. Elles ne cherchent pas à s'imposer à notre vue. Elles nous invitent seulement à regarder ce que, sans

leur présence incongrue, on ne regarderait sans doute pas. Signalées par une perche blanche, posées dans l'herbe à même le sol, elles se contentent humblement de ponctuer le lieu en signant de leur monticule une traversée singulière : à l'intérieur de ces petits édifices patiemment et joliment construits de bric et de broc, Stéphane Tellier a mis ses pensées en résidence – non surveillée. Ces édifices miniatures partagent avec les fleurs du *Jardin enchanté* de Sophie M. une qualité singulière, un secret de fabrication de la rencontre entre un être et un lieu : la patience. Celle-là même que le Marais requiert pour s'approprier. Car autant d'espace autour de soi exige que l'on ait du temps devant soi ; pourvu qu'on le prenne, c'est le temps qui, alors, *nous* espace : il ouvre en nous des lieux cachés, des cavités creusées dans la pierre usée des travaux et des jours où notre âme s'abrite du monde extérieur. Ici aussi, tout est une question de *gestes* : traverser, arpenter. Prospector, observer. Glaner, récolter. Déposer, installer. Agencer, composer. Construire et repartir. Si l'espace se fait verbe, alors le travail de Stéphane Tellier a le don de conjuguer le marais à *l'infinitif* : voici le temps propice à décliner, entre l'infime et l'infini, cet horizon avec lequel le marais se confond. Nourris de tout ce qui remonte à la surface au hasard des alluvions, au fil de l'eau, de la terre et de l'histoire du lieu, protégées quelque temps sous des cloches en verre pour les besoins de leur exposition, ces édifices éphémères sont voués à disparaître : bientôt, les éléments qui les composent retourneront à l'état d'objets inertes et insignifiants. Car les *petites maisons de pierre* ne sont pas faites pour durer ailleurs que dans le regard de celui qui aura su s'y arrêter, et dans les photographies que l'artiste en a prises – où elles deviennent d'ailleurs tout autre chose : par le brusque changement d'échelle que leur cadrage serré emporte, rendant toute identification de taille et de lieu improbable, leur structure acquiert soudain une étrange dimension architecturale, qui donne la mesure de la grandeur des rêves que l'on dépose au creux des petites choses de la vie.

A quoi rêve l'eau qui dort, en hiver, dans les mares et dans les étiers ? D'être emportée à nouveau par les flots de l'océan si proche, dont elle entend le bruit merveilleux dans son sommeil terreux. La *Ligne d'eau* que Stéphane Tellier a déposée sur le sol, suspendue à une échelle des marées et placée dans l'alignement d'un étier, nous rappelle enfin que dans le marais, la terre n'est jamais que provisoirement gagnée sur la mer, cette vaste mer gorgée de sel qui borde, irrigue, nourrit le marais et donne à l'argile de ses œillets cette merveilleuse couleur orangée en été. C'est ici que, encouragés par une fine brise de mer sous les rayons bienveillants du soleil, les ébats de la terre, de la mer et du ciel donnent naissance à l'enfant

naturel du marais : la fleur de sel. Cette terre argileuse qui porte en elle la mémoire de la mer, Stéphane Tellier l'a pétrie, malaxée et montée sur un tour de potier pour l'arrondir comme une vague. Entre le flotteur et la cruche d'eau – entre ce qui flotte sur l'eau et ce qui la contient – ces objets hybrides, partiellement émaillés d'un bleu mat, comportent des traces de cette vie marine et terrestre mêlée : empreintes de coquillages, impacts de pierres ou de tessons. Noués à intervalles réguliers sur la trolle qui descend de l'échelle des marées que l'artiste a plantée dans la terre, cette œuvre hybride forme ainsi un étrange serpent de paille et de terre cuite, qui nous invite à poser un regard flottant sur le marais : voici une île, à nouveau soudainement engloutie.

*